

4°V
43771
(3)



BARCELONE

BAROQUE
ET MODERNE :
L'EXUBERANCE
CATALANE

autrement
EDITIONS

31-32

BARCELONE

Impossible et inutile de vouloir tout dire sur une ville aussi
 fascinante et une créativité aussi riche et forte. Mais, après
 avoir cherché dans le palmarès de la création contemporaine à Barcelone
 quelques signes d'existence et de présence : architecture, arts
 plastiques, beaux-arts, scénarisation, design, littérature,
 philosophie, théâtre. Nous avons nous-même décidé de présenter ces
 domaines en deux temps et sur deux modes : une vision
 globale d'abord où chaque domaine est replacé dans son
 contexte théorique et culturel. Une vision plus particulière
 ensuite qui situe l'ambiance, les lieux et les gens.

Deux parties donc, dans ce livre. Dans la première, deux épo-
 ches et une fois planté le cadre historique et politique de la
 création à Barcelone, huit articles de fond rédigés par les plus
 éminents informés, présentent, analysent les grandes tendances
 des disciplines artistiques choisies, et à l'issue de ces articles
 correspond l'ouvrage d'un grand artiste.

Dans la deuxième partie. Devant les œuvres choisies, deux
 plans portraits de lieux et d'époques : d'abord, l'architecture
 la vision d'ensemble initiée par Antoni Gaudí, puis une vision
 plus particulière, celle de la sculpture, de la peinture et de
 la musique et la danse, avec introductions pour la peinture, la
 sculpture, la musique et la danse et la vision de la sculpture.

Les galeries ? Pour le plaisir d'observer, de voir, de
 reconnaître de ce merveilleux relief, d'aller, d'aller,
 journalistes, critiques, architectes, les uns d'aller, les autres
 vers le film coloré et polychrome d'une époque, d'une ville
 qui avant nous n'avait pas de nom, et qui nous en a donné un.

4°V
 43771
 (3)

Wot

DI-03-03-1986-03485

BARCELONE



Autrement

Vol
1990
(8)

COMMENT LIRE CE LIVRE

Impossible et inutile de vouloir tout dire sur une ville aussi foisonnante, et une créativité sans cesse réactivée. Nous avons choisi dans la palette de la création contemporaine à Barcelone quelques sujets d'excellence et de pointe : architecture, arts plastiques, bande dessinée, communication, design, littérature, philosophie, théâtre. Nous avons aussi décidé de présenter ces domaines en deux temps et sur deux modes : une vision globale d'abord où chaque domaine est replacé dans son contexte théorique et culturel. Une vision plus pointilliste ensuite qui situe l'ambiance, les lieux et les gens.

Deux parties donc, dans ce livre. Dans la première, *Etat des choses*, et une fois planté le cadre historique et politique de la création à Barcelone, huit articles de fond rédigés par les gens les mieux informés, présentent, analysent les grandes tendances des disciplines artistiques choisies. Et à chacun de ces articles correspond l'interview d'un grand créateur.

Dans la deuxième partie, *Traverses*, des articles courts, gros plans, portraits de lieux et d'œuvres, étoffent, concrétisent la vision d'ensemble initiale. Certaines disciplines sont reprises dans une perspective plus détaillée. D'autres, comme la mode, la musique et la cuisine, sont introduites pour la première fois afin de restituer l'éclectisme et la vitalité de la création barcelonaise.

Les auteurs ? Pour la plupart Barcelonais, ils sont les protagonistes de ce bouillonnement culturel. Artistes, écrivains, journalistes, critiques, architectes..., ils font défiler devant nos yeux le film coloré et polémique d'une entreprise de création qui avant même d'être la leur est celle de toute une ville.

Sommaire

PRÉFACE	10
Barcelone, une aventure à base de nostalgie, d'espoir et de volontarisme	<i>Christian Delacampagne</i>
LES QUATRE BARRES DU BLASON CATALAN	17
Historique, de la Barcelone médiévale à la ville moderne	<i>Nestor Lujan</i>
LA BELLE ET LA BÊTE OU LES ANNÉES TROMPEUSES	22
Chronique des vingt dernières années par un monstre sacré de la pensée et de la vie catalane	<i>Manuel Vazquez Montalban</i>
PREMIÈRE PARTIE : L'ÉTAT DES CHOSES	
Architecture	31
UN RIEN DE FOLLIE	<i>Josep Ma. Montaner</i>
Forte de sa condition post-moderne, l'architecture prend le parti du réalisme et de la cohabitation avec l'histoire	
FEDERICO CORREA	<i>Interview par Beth Gali</i>
Arts plastiques	46
LA GRIFFE BARCELONE	<i>J. Corredor Matheos</i>
Qu'ils appartiennent à la Renaixença ou à la mid-generation, peintres ou sculpteurs barcelonais allient bon sens et emportement	
ANTONI TÀPIES PUIG	<i>Interview par J. Navarro Arisa</i>
Bande Dessinée	59
BD, COMME BARCELONE DESSINE	<i>Llatzer Moix</i>
Cairo, El Vïbora, Complot... et bien d'autres choisissent les Ramblas ou le port comme haut lieu de leurs forfaits. Déguisant leurs illustrés en réalité, ils font de Barcelone la capitale de la BD espagnole	
JOSE MARÍA BERENGUER	<i>Interview par Ricardo Mosner</i>
Communication	83
PARLER CATALAN ET COMMUNIQUER ?	<i>J.M. Castellet</i>
La question vaut la peine qu'on se la pose dans une ville dont le principe reste encore le catalan : la langue c'est la clé de l'autonomie et de la vie urbaine	

Sommaire

ENRIC CANALS *Interview par Rafael Espinos*

Design 96

NAISSANCE ET PROMESSE DU DESIGN
Tradition du détail, souci de la lumière, de la sensation et du rêve. C'est ce qui fait la fraîcheur et l'innovation du design industriel, de l'intériorisme, de la logotype, et de ses créateurs polyvalents

*Juli Capella, Quim Larrea
et Brigitte Fitoussi*

OSCAR TUSQUETS *Interview par Juli Capella et Quim Larrea*

Littérature 114

**LE PETIT SIÈCLE D'OR
DE LA LITTÉRATURE CATALANE**
Une ville sans tradition littéraire au cœur du débat sur la différence catalane. Pléthore d'éditeurs et d'écrivains bilingues qui relèvent le flambeau de la splendeur d'antan

Luis Goytisolo

JAUME CABRÉ *Interview par Viçens Villatoro*

Philosophie 127

L'INVENTION DE LA RÉALITÉ
Où il est dit que la grande surprise dans le domaine de la pensée viendra d'un poète, catalan de surcroît, et sous la forme d'un essai philosophique

Josep Ramoneda

EUGENIO TRÍAS *Interview par Ana Basualdo*

Théâtre 144

IMPROMPTU
Théâtre privé, théâtre national catalan, théâtre populaire : 3 slogans déclamés à haute voix pour mettre la productivité de la scène barcelonaise sous les feux de la rampe

Joan Abellan

JOSEP MARIA FLOTATS *Interview par Joan de Sagarra*

DEUXIÈME PARTIE : TRAVERSES

Architecture

**L'ARCHITECTURE CATALANE :
UN PROJET DE CULTURE**
La réflexion sur la culture est conçue comme un outil critique permettant de fabriquer l'architecture

158
Charles Poisay — Rhida Ben Hassine

Sommaire

BOFILL FACE À BARCELONE
Amo, amas, amat : Bofill décline maison par maison l'éclectisme architectural de la Ville qu'il aime

162

Ricardo Bofill

LA GRAND-PLACE ET LA NOUVELLE ESTHÉTIQUE URBAINE
Parce que la grand-place joue en Espagne un rôle de centre vital, gros plan sur quatre rénovations

167

Miquel Vidal Pla

JE SUIS UNE FILLE DU PORT
Barcelone autrefois tournée vers la montagne, mais toujours reliée à son port ouvre une fenêtre sur la mer

173

Manuel de Solà Morales

Arts plastiques
DE BARCELONE À PARIS : BARCELÓ, BROTO, GARCÍA SEVILLA
Comment Barcelone nourrit des jeunes peintres... et les laisse partir

176

Ramon Tio Bellido

SCULPTURE : BARCELONE - NEW YORK ALLER/RETOUR
La sculpture s'échange de part et d'autre de l'Amérique et se raconte elle-même

179

Xavier Corberó

METRÒNOM
800 m², presque sans colonnes, pour des expositions tous azimuts

185

Rafael Tous

Arts graphiques
ESPAGNE DANS EUROPALIA : PREMIÈRE PROJECTION INTERNATIONALE
« Design Espagne » passe la frontière

188

AMÉRICA SÁNCHEZ OU LA SOCIALISATION DU DESSIN
Un pédagogue, dessinateur qui sature la ville de son message : Dibujo-Drawing

189

INSOLIT
Une boutique fidèle à sa promesse

192

Jaume Pujagut

CARLOS ROLANDO : SANDWICH AND CO
Un designer gourmand qui a la nostalgie du Brésil

194

Tabita Peralta

Sommaire

Bande Dessinée

APRÈS CAIRO, COMLOT !

La vitalité du « comic » méditerranéen à travers ses avatars successifs

196

Joan Navarro

LE SINISTRE POMPON DU CAUDILLO

Avant et après Franco, la libération de la BD barcelonaise

200

Phil Casoar

MARISCAL VU PAR WILLEM

Portrait peu conventionnel d'un designer qui respire le plaisir

205

Willem

Communication

LE CATALAN POUR S'INFORMER

La lutte des médias pour l'usage de leur langue

206

Jaume Cabré

LA NOUVELLE SIGNALISATION : EN CATALAN MAIS COMPRÉHENSIBLE

Politique et graphisme s'allient pour rendre à leur langue d'origine les noms de rue et de lieux

207

Lluís Pau

NOUS, LES PHOTOGRAPHES

Panorama de la jeune photographie par un de ses leaders

209

Joan Fontcuberta

VENI, VIDÉO, VICI

Les premiers pas de la vidéo barcelonaise

214

Antoni Mercader

LA FOIRE AUX IMAGES

L'avant-garde du cinéma espagnol est à Barcelone

215

Octavi Martí

MÉCÉNAT À LA CATALANE : LA CAISSE DE RETRAITE

La caisse de retraite au service de l'innovation artistique

217

Carlos Peralta

Littérature

LE PRIX DE TROP PRIMER

Faut-il primer un livre pour les sentiments nationaux qu'il exprime... ou pour la qualité littéraire pure ?

220

Jordi Llovet

JUAN MARSÉ, PROFESSION : BARCELONAIS

Il savait depuis toujours, qu'au centre de son œuvre, sa ville serait un personnage omniprésent

221

Alberto Cousté

Sommaire

J.V. FOIX, CHERCHEUR EN POÉSIE Un nonagénaire d'avant-garde, un monument littéraire catalan, désormais national	225 <i>Josep Ma. Fulquet</i>
COULEUR ENFANTINE L'école catalane de l'illustration	227 <i>J.M. Puigjaner</i>
Mode GAUDÍ-HOMME, GAUDÍ-FEMME Le grand atout de la mode reste ses salons placés sous l'égide de Gaudí	229 <i>Lola Gavarron</i>
PROFESSION DE FOI Du stylisme à l'architecture à la peinture et au design industriel... une même inspiration créatrice	231 <i>Antoni Miró</i>
Musique DE MOMPOU À CARLES SANTOS La gamme musicale barcelonaise : un nationalisme sur le mode mineur	237 <i>José Guerrero Martin</i>
JAUME SISA Portrait d'un capteur d'énergie astrale et aussi musicale	238 <i>Marcos Ordoñez</i>
LICEO, LICEU L'opéra barcelonais contre vents et marées	241 <i>Modesto Garcia</i>
BARCELONE SONNE Canço, jazz et pop-rock, trois styles de musique populaire bien vivants	242 <i>Jordi Beltran Astor</i>
LLUIS LLACH, AU-DELÀ DU CATALANISME Traverser les années 70 et 80 en gardant une belle modernité	245 <i>Claude Fléouter</i>
LA « NOVA CANÇO CATALANA » Une revendication continue ou une réelle nouveauté ?	246 <i>Albert Mallofre</i>
JAZZ ALTERNATIF Un phénomène nouveau, les jeunes écoles de jazz	248 <i>Albert Mallofre</i>
PRÉHISTOIRE DU JAZZ BARCELONAI Du hot club au Club 49 que reste-t-il du soul ?	249 <i>Miquel Montoliú Gibert</i>

Sommaire

Philosophie

PEP SUBIRÓS ET LA VILLE COMME UN MOTEUR CULTUREL

Au cœur de multiples initiatives culturelles,
un même inspireur : Pep Subiros

252

Rosa M. Piñol

LE PARALLÈLE DE LA MODERNITÉ PASSE- T-IL PAR BARCELONE ?

La modernité aux prises avec le régionalisme

253

Miguel Riera

DU SENTIMENT NATIONALISTE À L'INQUIÉTUDE POST-MODERNE

Regard sur la mentalité de Barcelone, capi-
tale d'une nation sans État

255

Christian Delacampagne

L'ÉCONOMIE ? IL FALLAIT Y PENSER !

Des économistes catalans dans la movida
internationale

258

Xavier Calsamiglia

Théâtre

THÉÂTRE 1975-1985

De 1975 à 1985, le saut qualitatif du théâtre

260

Marta Pessarrodona

ALBERT VIDAL : UN HOMME EN CAGE

Un one man show qui met en scène l'absurde

262

Xavier Fabregas

ELS COMEDIANTS PAR EUX-MÊMES

Les coulisses du fantasque

266

LE THÉÂTRE, SES PROFESSIONNELS ET LA LANGUE CATALANE

Exclusivement autochtone

267

Joan-Anton Benach

La nuit, la vie

CUISINE DE FEMMES,

CUISINE DE CHEFS

Deux femmes de tête au sommet de la
gastronomie catalane

272

Carmen Casas

PAELLA ? FI !

Vingt restaurants créatifs
pour allécher le gourmet

275

Oscar Caballero

LES BOÎTES, MUSÉES DU FUTUR

Dans la foulée de Bocaccio et Zeleste, les
bars rivalisent en intériorisme new wave

278

Oscar Caballero



PRÉFACE

Le 20 novembre 1975, lorsque fut enfin connue la nouvelle de la mort de Franco, une foule joyeuse envahit la Rambla. Quelques instants plus tard, il ne restait plus une bouteille de champagne à vendre. Une page était tournée dans l'histoire de l'Espagne. La liberté se réveillait à Barcelone.

Elle s'y préparait, d'ailleurs, depuis plusieurs années. La dernière décennie du franquisme avait été marquée par d'inévitables concessions. Depuis le début des années 60, l'édition en langue catalane avait repris son essor. Après avoir été pendant longtemps interdit, le catalan était de nouveau publiquement parlé. A Barcelone, port méditerranéen, ville ouverte à toutes les influences européennes, la morale puritaine qui prévalait dans le reste de l'Espagne avait déjà cessé d'avoir cours. On ne parlait pas encore de movida, mais la « gauche divine » qui hantait les bars de la calle Tuset en constituait l'équivalent. Les nuits de la cité condale avaient la réputation d'être plus chaudes qu'ailleurs. Bref, Barcelone inventait une nouvelle manière d'être au monde, le dos tourné à la Castille, les regards dirigés vers Paris, Berlin, Rome ou New York.

Dans un premier temps, la mort de Franco permit l'accélération du processus. De 1975 à 1980, Barcelone fut le laboratoire où l'Espagne faisait l'apprentissage de la libération des mœurs. D'une part la ville renouait avec sa tradition portuaire : le barrio chino reprenait vie, les lieux mal famés redevenaient à la mode, la prostitution et le transvestisme florissaient, on trouvait toutes les revues pornographiques du monde en vente libre dans les kiosques, les gens se précipitaient au premier live show de la péninsule ibérique. D'autre part, Barcelone achevait de s'ouvrir aux idées, aux modes et aux courants les plus en vogue dans le reste de l'Europe, cette

PAR CHRISTIAN DELACAMPAGNE

Europe où l'Espagne avait tant de mal à pénétrer sur le plan politique. Le théâtre Lliure, la fondation Miró, le Taller de Bofill témoignaient de cette vitalité intellectuelle et artistique.

Puis, vers 1980, il y eut une sorte de déplacement pulsionnel. Barcelone sembla perdre son rôle de pilote ou de ville expérimentale au profit de Madrid. C'est à Madrid, désormais, que les modes s'inventèrent, qu'éclata la movida, que les « branchés » cherchèrent refuge. Si Barcelone restait la capitale de l'édition, de l'opéra ou du théâtre, Madrid devenait celle de la mode, du design, du cinéma, du rock. En revanche Barcelone se jetait dans une autre aventure, une aventure à base de nostalgie, d'espoir et de volontarisme : celle de la « recatalanisation ». Le retour à l'autonomie, le rétablissement de la Généralité, l'instauration officielle du bilinguisme ouvraient aux Catalans de nouvelles perspectives. Pendant les quarante années de la dictature, Barcelone avait tenté d'être un modèle de résistance pour le reste de l'Espagne et y avait assez bien réussi. Désormais, elle entendait surtout travailler à reconstituer l'identité catalane, à prouver que la Catalogne était une nation comme les autres, même si elle devait demeurer une nation sans État. Les horizons étaient différents, les enjeux changeaient, mais le combat n'en était pas moins âpre.

J'ai vécu à Barcelone la première moitié des années 80. Il y a bien des façons de raconter cette période, selon que l'on écoute les uns ou les autres. Nombre de mes amis — et parmi eux des Catalans — se plaignent de ce que, depuis 1980, la Catalogne se soit repliée sur elle-même et dénoncent ce qu'ils appellent el ensimismamiento des intellectuels barcelonais (néologisme formé à partir de l'expression en si mismo). D'autres, au contraire, exaltent la tâche, indispensable selon eux, de « reconstitution nationale », de « retour aux racines », à laquelle tous les Catalans devraient se consacrer, sous l'égide du gouvernement autonome et des nouvelles municipalités librement élues. Les uns et les autres ont, évidemment, de bons motifs pour défendre leurs thèses. La Catalogne traverse, depuis quatre ou cinq ans, une période d'intense nationalisme. Que cela plaise ou déplaise, c'est un fait avec lequel il faut compter.

Mais laissons là le sens de l'histoire, ce concept dans lequel mes

amis philosophes, qu'ils soient catalans ou castillans, me pardonneront — j'espère — de ne pas trop croire. L'important, à mon sens, est ailleurs. Il réside dans le fait que Barcelone continue, malgré tout et passe lo que passe, d'être une ville-test, un immense laboratoire culturel et social non seulement pour l'Espagne, mais pour l'Europe en général. Et ce laboratoire, je crois qu'il n'a pas cessé d'être actif, qu'il l'est même aujourd'hui plus que jamais.

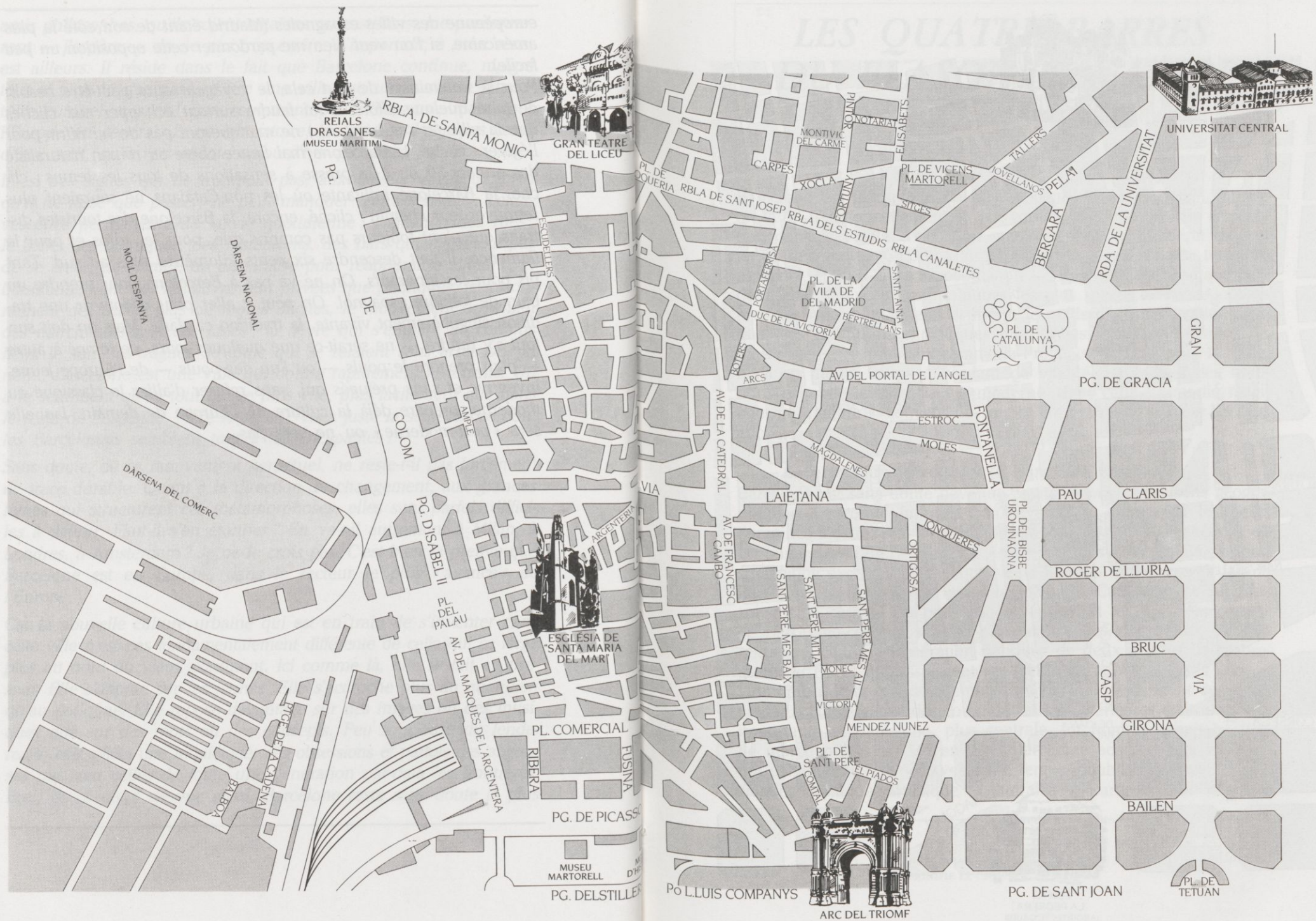
Il est des signes qui ne trompent pas, auxquels le voyageur, bien qu'il ne fasse que passer, ne peut manquer d'être sensible : l'effervescence permanente de la vie quotidienne ; l'agitation des rues ; le ballet des boutiques, des restaurants, des bars qui n'arrêtent pas de se créer, de fermer, de disparaître pour réapparaître ailleurs ; le bouillonnement des initiatives tant privées que publiques, le foisonnement des trafics plus ou moins illicites, le mouvement brownien des marchandises et des idées ; la fièvre qui s'empare de certains lieux le soir, les vagues de foule qui se relaient sans arrêt jour et nuit... Barcelone est une ville qui donne rapidement le tournis. On a le sentiment qu'ici tout bouge plus vite, plus facilement que dans le reste de l'Espagne. Faire la sieste : voilà juste la seule chose dont les Barcelonais semblent tout à fait incapables !

Sans doute, de ce mouvement perpétuel, ne reste-t-il pas forcément de trace durable. Quant à la direction du changement, aux grandes lignes qui structurent ces métamorphoses, elles sont parfois difficiles à définir. Faut-il s'en étonner ? En va-t-il autrement à Milan, à Londres, à Amsterdam ? Je ne le crois pas. C'est bien la preuve que Barcelone est en Europe, dans le secteur le plus « avancé » de l'Europe.

Car la nouvelle culture urbaine qui est en train de s'inventer dans cette ville n'est pas fondamentalement différente de celle qui se forge plus au nord du vieux continent. Ici comme là, elle se fait au présent. Elle s'appuie sur les jeunes. Elle s'accroche plus au quotidien qu'au politique. Elle repose davantage sur des images ou des musiques que sur des mots ou des concepts. Peu soucieuse du lendemain, elle reflète une inquiétude, des obsessions et parfois des angoisses qui sont celles de toute une génération par-delà les frontières. Bref, de ce point de vue aussi, Barcelone reste sans doute la plus

européenne des villes espagnoles (Madrid étant de son côté la plus américaine, si l'on veut bien me pardonner cette opposition un peu facile).

Pour se convaincre de tout cela, le voyageur aura peut-être besoin de faire quelque effort. Il lui faudra surtout échapper aux clichés que la ville (et ses habitants) ne manqueront pas de lui offrir pour l'égarer : cliché, la Barcelone mal famée chère au roman naturaliste des années 30 ou à la presse à sensations de tous les temps ; cliché, la Barcelone militante où les non-Catalans ne sauraient plus retrouver leur chemin ; cliché, encore, la Barcelone des touristes distraits qui n'ont toujours pas compris que, pour les toros et pour le flamenco, il faut descendre six cents kilomètres plus au sud. Tant pis pour les ignorants. On ne va pas à Barcelone pour prendre un bain de folklore espagnol. On peut y aller pour découvrir une tradition singulièrement vivante, la tradition catalane. Mais on doit surtout s'y rendre — ne serait-ce que quelques jours, de temps à autre — pour prendre le pouls — ou l'un des pouls — de l'Europe jeune, inventive et sans préjugés qui, sans refuser d'allier le classique au moderne, prépare déjà la culture de l'Europe de demain, laquelle sera « post-moderne » ou ne sera pas...



LA VIEILLE VILLCASC ANTIC

LES QUATRE BARRES DU BLASON CATALAN

Barcelone est la capitale de la Catalogne, le *cap i casal*¹ comme on le dit traditionnellement et, par conséquent, une capitale d'exception dans la vieille civilisation méditerranéenne. En dépit de son territoire réduit — 31 390 kilomètres carrés, soit 6,3 % du territoire espagnol, et 15,6 % de sa population —, c'est en Catalogne que résident les différences géographiques les plus spectaculaires. Ajoutons à ce paysage montagneux et marin le poids d'une civilisation antique, des conditions climatiques privilégiées, et nous obtenons un pays superbe et lumineux comme la Provence, la Ligurie ou la Sicile. Mais en même temps débordant de vitalité. Le respect des traditions cohabite ici avec la vie moderne, dans cette harmonie magique qui apporte si souvent un souffle nouveau aux peuples les plus anciens.

De la Barcino romaine à Barcelone tout court Barcelone est sans doute devenue capitale pour des raisons géographiques. Le comté fut créé au Moyen Âge, réunissant les petits domaines féodaux qui s'étaient développés lors de la déchéance de la monarchie franque face aux invasions musulmanes. La position stratégique exceptionnelle de la vieille Barcino romaine avait fait de Barcelone la capitale de la Reconquête. La Catalogne ne fut plus considérée comme un petit état pyrénéen, et les premiers comtes de Barcelone, encore sous la dépendance des rois francs, s'établirent dans cette agglomération flanquée de deux fleuves, le Llobregat et le Besos qui assuraient les communications entre la côte et l'intérieur : deux grands chemins fluviaux qui descendent des Pyrénées. La convergence des communications intérieures était alors très importante et Barcelone, plus centrale, fut nommée capitale. Port de marchandises au Moyen Âge, Barcelone acquiert une hégémonie politique aux XIV^e et XV^e siècles, temps inoubliables pour l'expansion économique, artistique et littéraire. A partir du XIX^e elle sera

PAR NESTOR LUJAN

1. CAP, EN CATALAN : TÊTE, CENTRE, NOYAU ; CASAL
SIGNIFIE LE CHEZ SOI, LA MAISON.

également une capitale industrielle et un centre universitaire. Benjamin de Tudela, de passage à Barcelone sur le chemin de Jérusalem en 1150, écrivit : « Cette ville abrite une communauté juive, des savants, de grands princes... C'est une petite ville très belle, située en bord de mer. Les commerçants de Grèce, de Pise, de Gênes, de Sicile, d'Alexandrie, de Terre Sainte, d'Afrique... y accourent avec leurs marchandises. »

Quand Barcelone s'allie à la Castille
A la prédominance politique — la Confédération catalano-aragonaise siégeant à Barcelone n'a-t-elle pas un jour dominé les îles de la Méditerranée, ainsi que la ville d'Athènes ? — se joignait le pouvoir économique. En effet, l'expansion catalane en Méditerranée, commencée avec Pierre II le Grand, lorsque celui-ci avait libéré la Sicile de la domination angevine en 1282, se poursuivit au cours des règnes suivants. Sous Pierre le Cérémonieux, l'emprise s'étendit à l'île de Malte, à la Sardaigne et aux territoires grecs des duchés d'Athènes et de Néopatrie. Le roi lui-même ordonna qu'une garde d'arbalétriers protégeât l'Acropole, « le joyau le plus précieux du monde », selon le monarque.

Cette expansion connut son apogée sous le règne d'Alphonse le Magnanime (mort en 1458) lorsque Constantinople tomba aux mains des Turcs. Ce monarque domina les îles de Sicile, Sardaigne, Corse, Malte, Egine et Castellorizo, face aux côtes turques, près de Chypre, ainsi que les territoires continentaux de Naples, Calabre et d'Albanie. C'est alors que se répandit la rumeur selon laquelle les poissons de la Méditerranée eux-mêmes portaient sur leurs écailles les quatre barres du blason de Catalogne... Et le commerce maritime de Barcelone bénéficia de l'appui militaire de l'empire méditerranéen, lors de ses différentes entreprises.

Barcelone créa des consulats dans les ports importants, tant en Méditerranée que sur l'Atlantique. L'union avec la Castille, due au mariage des rois catholiques et à la découverte de l'Amérique, réduisit sa force hégémonique mais elle n'en garda pas moins sa situation stratégique : face à la mer, elle était entourée de murailles qui ne disparurent que vers le milieu du XIX^e siècle.

Ce noyau, qui est aujourd'hui, démographiquement parlant, le plus important de la Méditerranée, abritait alors 35 000 personnes environ au XV^e siècle et accueillait souvent les rois d'Aragon et comtes de Barcelone, avec leurs cours de magnats, de juristes, savants, artis-

tes et poètes. La ville possède encore de nombreux vestiges gothiques — ce que nous appelons le Barrio Gotico — qui racontent, avec l'éloquence laconique et émouvante des pierres, ces gloires du passé médiéval.

La renaissance

A l'époque de la disparition des murailles, les industries textiles et métallurgique s'installèrent, avec de grands centres de manufactures dans la périphérie. C'est à ce moment-là que se produisit le retour en force de la culture catalane sous le nom de *Renaixença*. C'est alors aussi que la vocation européenne de Barcelone se développa de façon spectaculaire : son mode de vie, plus ouvert, rendait la Catalogne beaucoup plus moderne que le reste de la péninsule et assura l'entrée en Espagne des idées nouvelles, scientifiques et artistiques.

La *Renaixença* ne fut pas seulement un mouvement littéraire, bien qu'elle ait contribué à la résurrection de la littérature avec de nombreux poètes et écrivains, elle correspondit également à une impulsion de vitalité portée à son apogée, lors de l'Exposicion universal de 1888. Cette manifestation qui se déroula selon la tradition des grandes expositions mondiales, comme celles de Londres, Paris, Philadelphie, Vienne et Anvers, représentait un effort considérable, pour l'État espagnol de l'époque. Elle accueillit 6 000 exposants, et les pavillons d'une vingtaine de pays — parmi lesquels la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et même les États-Unis — flottèrent sous le soleil catalan.

Fin XIX^e siècle, début XX^e, Barcelone fut une capitale résolument nouvelle, ouverte à tous les types de culture et protagoniste d'un moment artistique très important : le modernisme. Implanté entre 1890 et 1910, ce mouvement rapproche la Catalogne de la France dont la culture a toujours fasciné les Catalans, de l'Angleterre (sur le plan industriel), ainsi que de l'Allemagne, de l'Italie et des pays nordiques.

Le modernisme, Picasso, Gaudí et Paris

Si Paris a toujours représenté un pôle d'attraction, le Catalan établit inconsciemment un parallélisme avec le nord de l'Italie et, plus concrètement, avec Milan. Cependant, le mouvement du modernisme est unique et très particulier ; c'est un mouvement quelque peu irrationnel, littéraire, exceptionnellement esthétique et inspiré par la théorie bourgeoise et opulente de « l'art pour l'art ». Il correspond au

Jugendstil en Allemagne, au Modern Style de l'Angleterre, à l'Art nouveau français, au Liberty en Italie et au Secession de la Vienne impériale. A Barcelone, ville aux enthousiasmes wagnériens à la fois insolites et durables, cela s'est traduit essentiellement par la révélation d'une certaine architecture, de l'art industriel. Il en reste des exemples particulièrement sur le Paseo de Gracia, avec les édifices de Antonio Gaudí, Lluís Domènech i Montaner, Enrique Sagnier, Antonio Maria Gallisa, Joan Martorell et tant d'autres. Curieusement, ce n'est qu'en Catalogne et en Belgique — deux petits territoires — que le modernisme a réussi à provoquer une telle manifestation de création collective qui, à partir de l'architecture, a influencé les arts plastiques et le design. Un art absolu.

Une fin de XIX^e siècle splendide. L'art était alors considéré quasiment comme une institution religieuse, avec ses différents cénacles, inspirés des parisiens. A Els Quatre Gats se réunissaient les peintres qui devaient avoir une influence considérable sur l'histoire de l'esthétique contemporaine. On y trouvait entre autres Pablo Picasso, qui s'initia à l'art à Barcelone, où se trouve aujourd'hui le plus important des musées consacrés à son œuvre.

A cette époque également apparurent les grands restaurants, une activité théâtrale débordante, le Liceo et des salles de concert, parmi lesquelles le Palau de la Música catalana, surprenant exemple de l'architecture à laquelle nous faisons allusion.

Une langue sans langueur

Barcelone a su préserver à travers les hasards tragiques de son histoire et avec une fidélité hors pair, sa langue. Sans cette langue, il serait très difficile de prouver la cohérence spirituelle et politique de la Catalogne. Le philologue Joan Coromines en explique l'origine : « C'est une langue romane, résultat de l'évolution du latin parlé dans notre pays au temps des Romains ; il occupe une position centrale dans le cadre des langues romanes, qui réunit le français, l'italien, le portugais, le castillan, l'occitan, le rhéto-roman, le roumain et le catalan. Disons que le catalan ressemble surtout au galicien portugais et au castillan et que, dans l'univers médiéval, il a été le produit de la jonction de ces deux langues qui possèdent elles-mêmes de grandes similitudes, tant au niveau lexical que phonétique. Il rappelle parfois le français et l'italien, et constitue avec le valencien et le baléare un noyau idiomatique cohérent. »

A cause de son histoire et du caractère marginal qui lui a été imposé,

cette langue a fort peu évolué depuis le Moyen Âge. Mais la persistance du catalan à Barcelone a été fondamentale pour la sauvegarde de l'esprit national et de ses particularités.

« Qui ten la llengua ten la clau de l'avenir... », aurait dit Frédéric Mistral.

Alors le désir de renouveau traduit par la Renaissance et le modernisme, qui ne signifiait pas pour autant la perte d'une identité ni le renoncement aux racines culturelles essentielles, continuera de se manifester tout au long du XX^e siècle. Barcelone est devenue la capitale mondiale de l'édition castillane, le centre de l'activité éditoriale catalane et le siège des mouvements esthétiques les plus avancés, de Joan Miró à Salvador Dalí.

Aujourd'hui, ce poids culturel cohabite avec une intense vie populaire, dans le désordre lumineux et quelque peu baroque de la Méditerranée. Les bas quartiers, de tout temps célèbres, ont été chantés dans la littérature de Paul Morand, Pierre Mac Orlan, Francis Carco, Ernest Hemingway ou John Dos Passos. C'est dans ses rues à la fois gaies, criardes et tumultueuses que Barcelone divulgue quotidiennement nos coutumes. (TRADUCTION DE CHRISTINE DERMANIAN.)

LA BELLE ET LA BÊTE, OU LES ANNÉES TROMPEUSES

Tout à coup, cette ville s'est vue dans la peau de la Belle séquestrée par la Bête. Elle se contemplait dans les eaux et se savait capable de comprendre le monde et son inquiétude : une expédition de ses plus illustres intellectuels ne fut pas surprise en vain à Paris par le mois de mai français, car elle put contempler, aux premières loges, cette subtile mise en scène de l'impuissance révolutionnaire. Nombreux furent les Barcelonais qui trouvèrent une bonne raison pour déchiffrer en direct qu'« il est interdit d'interdire » ou « l'imagination au pouvoir », et qui s'approprièrent le débat des morales du *Marat-Sade* de Peter Weiss, parabole de la lutte entre la primauté du projet collectif (Marat) et celle du projet individuel (Sade). Mais, à la fin des années 60, la mince couche sociale de Barcelonais cultivés, jeunes, qui s'en allait en France voir la révolution de mai, ou à Perpignan voir le cul de Marlon Brando, ou au Boulou assister à un marathon de films interdits par le franquisme, devait fatalement rentrer au bercail comme Cendrillon : avant minuit, où l'ogre l'attendait. Il était évident que l'ogre était une valeur ajoutée et, même, que la dialectique sophistiquée du duo Marat/Sade, en Espagne, en Catalogne, à Barcelone, se transformait en un pittoresque ménage à trois : Marat, Sade et Franco.

*L*e giron de la schizophrénie

En effet, cette Barcelone de la fin des années 60 vivait dans le giron d'une certaine schizophrénie. Les vieilles générations de républicains et de nationalistes survivants s'étaient affranchies de la peur et commençaient à retrouver la mémoire. Les nouvelles promotions avaient appris le marxisme dans des livres entrés clandestinement de France ou d'Argentine. Elles avaient aussi appris à relativiser le marxisme,

PAR VÁZQUEZ MONTALBAN

grâce aux disputes théologiques entre Lefèbvre et Garaudy, entre Camus et Sartre, ou entre Sartre et Garaudy. Ils vivaient, autant qu'il se peut, une splendide fin de décennie, grâce à la propre expérience interne de militantismes intenses, secoués par la tentation et même à cause de la consommation du doute et de la dissidence. Jeunes et cultivés, ils voulaient, en outre, être beaux et vivre la vie, se sachant menacés par le précepte pavésien : on est responsable de son portrait à partir de quarante ans.

L'université avait éclairé des promotions démocratiques successives, tout au long des années 50-60, et ces professionnels, libéraux ou pas, articulaient une société civile critique. La classe ouvrière, protégée souvent par l'Église progressiste, reformait une avant-garde organisatrice qui s'infiltrait dans le syndicat franquiste pour reconstituer les bases d'un futur syndicat de classe, les commissions ouvrières. Les intellectuels, quant à eux, léchaient les blessures de l'écriture sociale. Et bien que s'étant repliés dans les tanières élitistes de la culture nombriliste, ils ne cachaient pas leur compromis, du moins esthétique, avec tout ce qui, en soi ou pour soi, était antifranquiste. Comme l'Église était catalaniste ou présocialiste, la hiérarchie dut subir un lifting et s'injecter des silicones dans les nichons du corps et de l'âme. Les communistes catalans (militants du PSUC) étaient la seule force politique capable de s'inventer une assemblée populaire clandestine et même de s'inventer une droite démocratique en excitant l'imagination libérale de la bourgeoisie. Tout était prêt pour la chute du franquisme. Mais le franquisme refusait de tomber. Les secteurs les moins épiques de l'insigne petite bourgeoisie de Barcelone ne pouvaient pas même éviter une grimace d'ennui, face à cette preuve de grossièreté historique. A qui mieux mieux, tous s'accordaient à dire que le franquisme n'était pas de mise.

Des sandwiches au saumon pour les assiégés

Tel fut le climat qui avéra cette renaissance culturelle, aussi mince que miraculeuse, grâce à laquelle Barcelone franchit la frontière imaginaire de la décennie 60-70.

Jusqu'aux boîtes de nuit, transformées en symboles de renaissance et en tanières de phénomènes socioculturels comme la dénommée « gauche divine », confus mélange de professionnels de l'esprit, de mannequins de haute couture, de fils à papa, de consuls honoraires de pays improbables, de fabricants de pots de chambre qui avaient lu Cioran en français et de communistes aimables ayant

décanté ce qui deviendrait l'engouement pour la nouvelle cuisine, dans la seconde moitié des années 70.

La légende de la gauche divine barcelonaise est fatalement liée à celle de la boîte Bocaccio. On y va prendre un pot, remuer son squelette et recevoir des lumières psychédéliques. Cette boîte eut même une identité politique à l'occasion des procès de Burgos contre des militants de l'ETA. La condamnation à mort de plusieurs activistes de l'ETA provoqua de nombreuses mobilisations populaires à Barcelone. L'une d'elles fut la réclusion, au monastère de Monserrat, du haut du pavé des artistes et intellectuels de la cité appartenant soit à la fraction compromise des queues hautes, soit à la fraction compromise des queues basses. Le propriétaire du Bocaccio, Oriol Regás, envoya une fourgonnette pleine de sandwiches au saumon pour que les encerclés puissent résister au siège de la faim auquel les soumettait la police.

Un sociologue serait très capable de dire qu'à Barcelone et en Catalogne s'était tramé un tissu social paradémocratique, tant sur le plan objectif que subjectif. Des jeunes chefs d'entreprise aspirant à un néocapitalisme sans restrictions, aussi bien paneuropéen que panaméricain, à l'avant-garde persécutée du mouvement ouvrier, en passant par les industriels qui s'approprièrent les assemblées décisionnelles des collèges professionnels et par les guérillas institutionnelles aux mains de la petite bourgeoisie nationaliste, tout concourait à une réalité socioculturelle très avancée, dans le contexte d'une Espagne qui fournissait encore des bases sociales fondamentales au pouvoir franquiste.

Karl Groucho Marx

Cette Barcelone-là regardait vers Paris, mais aussi vers Londres et San Francisco, ou vers New York. Elle tâchait de lire le dernier numéro de *Tel Quel* mais était également capable de voyager jusqu'à Londres pour assister à un congrès de dessin industriel, ou à San Francisco, pour voir le premier montage gay de *Tante Mame*. Quand elle ne pouvait pas lire Barthes ou Kristeva, elle consultait Maldonado pour entendre ses théories sur l'établissement d'un monde meilleur. Elle préparait, de surcroît, les conditions pour que Servan-Schreiber puisse exciter les jeunes lions locaux du néocapitalisme et qu'Althusser fasse un cours de recyclage selon Marx.

Les collèges professionnels, celui d'architecture de préférence et celui des techniques d'architecture, éditaient des revues d'avant-garde sur

l'urbanisme et l'architecture, qui se transformaient en lecture critique de la cité franquiste de la spéculation. Et même un quotidien appartenant à un banquier — lié à la fille et au gendre de Franco — et à un vétéran de la presse qui possédait des photos dédiées par Nixon et Franco en personne, prêtait ses feuillets aux subtilités critiques du nouveau journalisme barcelonais. Le quotidien s'appelait *Tele-Express* et recrutait son personnel tous azimuts, provinciaux compris. Il partageait les gloires du marché des pros avec une revue, *Mundo* (« Monde »), aux mains d'un chef d'entreprise de l'Opus Dei disposé à vendre ses messages au diable de la clientèle marxiste-léniniste.

Suis-je bien clair ? Dans cette Barcelone qui voyageait à grande allure, comme Groucho Marx, du néant à la plus absolue pauvreté, même les fabricants de jus concentrés et de soupes minutes invitaient les intellectuels les plus prestigieux et les priaient, entre la poire et le fromage, de faire un vote indicatif et secret, sous forme de sondage prémonitoire de la future démocratie. Et quand les mains innocentes des fabricants-amphitryons vérifiaient le scrutin, une bonne éducation viscérale, sans doute acquise avant la guerre civile, facilitait leur bonne contenance, face à la terrible évidence que leurs hôtes penchaient vers le PSUC, c'est-à-dire le Parti socialiste unifié de Catalogne, c'est-à-dire les communistes passés par le XX^e Congrès du PCUS, par la condamnation de l'invasion de Prague et par les textes d'Antonio Gramsci.

On trouvera peu de circonstances favorisant autant l'imitation de l'art par la réalité. *Le Charme discret de la bourgeoisie* de Luis Buñuel traversait l'écran jusqu'à cette réalité catalane, authentique illusion optique d'une prérévolution aimable. Comme Talleyrand, nous dirions que, seuls, nous qui avons vécu cette introduction à la chute d'un franquisme pourri, nous gardons, en nous-mêmes, le secret de ce que nous avons cru pouvoir être et n'avons pas été. Car, pour faire face à l'obscénité du pouvoir formellement fasciste, la société cherchait des formes d'organisation critiques là où elle pensait trouver une frange de terrain à disputer. Un mouvement de base fut engendré, considéré par certains comme l'embryon d'une démocratie plus avancée, capable de surmonter toute tentation de démocratie formelle et conventionnée.

Toute l'Espagne contemplait le mouvement culturel et associatif de Barcelone, comme les Japonais contemplent les découvertes de l'Occident : pour les copier. Le régime franquiste, sentant la Catalogne

sortir de son contrôle, essaya d'affronter le défi en intensifiant régulièrement la répression, mais en créant tout à la fois des sas qui donnaient l'illusion d'un franquisme rationalisé, apte à satisfaire les nécessités culturelles.

Des cobayes pour les virus démocratiques

Ce fut le cas à Barcelone où furent tolérées les premières manifestations publiques paramilitantes, ou la première boîte pour travestis préhistoriques. Ce fut à Barcelone qu'on autorisa les audaces les plus combattantes des associations de locataires, qui commencèrent à dénoncer les spéculations flagrantes et finirent par mettre en cause la conception même de la ville, conçue comme un marché de sol urbain, exploité par les sociétés immobilières, avec la complicité des mairies sous influence. Par Barcelone s'infiltrèrent en Espagne les minijupes les plus découpées sur l'abîme, les premiers slips pour homme, transformant la morale de l'ambiguïté en la plus intime des secondes peaux. Par elle, enfin, les théories de Paul Bocuse et de Michel Guérard, le jambon de canard, l'eurocommunisme, la cocaïne sniffée au stylo Bic, la théorie des Dorfles sur l'art consumé et les premières lithographies de Francis Bacon.

On ne peut affirmer qu'alors la cité ait été consciente de ce qui arrivait. Simplement, cela arrivait. Et, pour la première fois depuis longtemps, peut-être depuis les années 30, un groupe important de citadins vivait en sentant que la vie aussi bien que l'Histoire se juxtaposaient à leur espoir et à leur mérite. Jour après jour, ils occupaient des parcelles de liberté et on put constater que la société, en général, assumait ce que, des années durant, on lui avait interdit, « pour son bien propre ». Ces évolutions, antifranquistes et franquistes les mettaient dans le même panier. Voilà comment, quelques années plus tard, fut convenue la transition du fascisme à la démocratie, sur l'évidence que la société, dans son ensemble, était déjà démocratique.

Lors de la réforme, le ministre de l'Intérieur, ex-jeune dirigeant franquiste, Rodolfo Martín Villa, était gouverneur civil à Barcelone, pendant les années culminantes de cette renaissance. Il reçut la consigne de laisser faire, laisser passer, dans certaines limites. Comme si les Barcelonais étaient considérés par le franquisme même comme les cobayes des virus démocratiques. Et on vit ainsi comment les mots sortaient des catacombes, les noms propres, les sigles interdits. Les chanteurs de la *nova canço* convoquaient les masses pour

leur faire écouter leurs propos de révolte et de refus. Cette effervescence conduira finalement aux manifestations de février 1976, qui marquèrent la fin de la réforme engagée depuis la mort de Franco et qui provoquèrent une attention démesurée de l'Europe sur la couleur rouge des Catalans : Catalogne, la Rouge.

Créateurs en liberté surveillée

Cette Barcelone-là attirait des écrivains comme Vargas Llosa, García Márquez ou José Donoso, convoqués par la capitale universelle de l'édition castillane (qualité que la ville a maintenue) et par l'adoration des écrivains du cru. C'est par eux que nous avons retrouvé la logique intrinsèque de la littérature, la maîtrise intrinsèque du texte. Entre la sous-compétence de créateurs en liberté surveillée et la conscience d'une tradition de la création esthétique, qui survivrait au franquisme résiduel, nous avons mal résolu la relation du temps et de l'art : à gros bouillons d'écriture, de peinture ou de dessin, nous tracions la perte de la notion du temps et de la notion même d'Histoire.

Entre-temps, on apprenait le métier de la vie d'un double maître : les patrons des derniers modèles qui arrivaient de l'étranger et les modèles que nous portions à l'intérieur comme les kystes d'une perverse éducation sentimentale. Nous dorlotions nos futures cirrhoses et nos inévitables désenchantements. Mais, dans l'immédiat, nous vivions le sentiment d'avoir surmonté une des pages les plus noires de l'Espagne et de la cité. Un semblable critère animait les agents de la CIA qui nous arrivaient déguisés en boursiers accrochés à la rédaction de thèses sur la guerre civile, tout en nous refilant les questionnaires d'un sondage sur le futur proche. Chaque agent de la CIA qui frappait à notre porte était le signe d'une fin imminente, et nous lui ouvrons nos portes, notre éloquence, comme à l'espion qui a déjà accepté notre droit au futur.

Certes, le franquisme tuait encore, de temps à autre. Alors, nous portions le deuil au front et nous allions aux funérailles. Sobres, autant que possible. (TRADUCTION DE TITA REUT.)

« UN RIEN DE FOLLIE »...

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTAT DES CHOSES

Barcelone, en particulier, a connu, au cours de sa longue histoire, un grand respect d'une longue et précieuse tradition architecturale. Le plus grand respect d'une longue et précieuse tradition architecturale, qui a permis de passer de subconscient architectural à un véritable savoir, à une véritable connaissance au XVIII^e siècle, lorsque le néo-classicisme pose les bases de la totale intégration du corps des connaissances architecturales de la modernité. Plus tard, les conceptions s'appelleront modernisme, noucentisme, rationalisme et, plus récemment, école de Barcelone. Plus proches des modernistes comme Gaudí, Lluís Domènech i Montaner ou Josep Puig i Cadafalch, on peut citer les noms des architectes ou groupes qui auront, au cours de ce siècle, une dimension internationale : Josep Lluís Sert, José Antonio Coderch, Ricardo Bofill, le Studio PER ou l'équipe Borjaas-Martorell Mackay...

Un fait socio-politique, le changement démocratique, a eu aussi une influence au cours de cette dernière décennie pour des raisons évidentes d'abord, mais également pour des raisons directement liées à la profession : une plus grande intervention des municipalités démocratiques et des gouvernements autonomes dans les domaines de l'urbanisme, et la décision, qui a suivi, d'avoir de plus en plus recours à des firmes spécialisées, jusqu'alors uniquement constituées par les entreprises privées. C'est ainsi que l'on fait de plus en plus appel à des concours de tout genre pour les édifices et les espaces publics et que l'on a doté les maires et, dans le cas de la Catalogne, la généralité, d'un nombre important de postes d'architectes, ce qui a facilité la promotion des jeunes générations et donné au contenu social du travail d'architecte, en pleine maturité créative. Cela a aussi, officiellement, renoué une nouvelle sensibilité urbaine vers le collectif, sensibilité qui allie un souci renouvelé de l'image à celui de la tradition de la ville.

C'est pourquoi, en toute logique, les thèmes urbanistiques ont été

PAR JOSEP LLUÍS MONTANER